

Joyce Maynard
UN JOUR, TU RACONTERAS CETTE HISTOIRE
Traduit de l'anglais (États-Unis) par Florence Lévy-Paoloni
Paris, Éditions Philippe Rey, 2017, 432 p., 35,95 \$

Hans-Jürgen Greif
Université Laval



Joyce Maynard
Un jour, tu raconteras
cette histoire

 Philippe Rey

récit



En 1972, Joyce Maynard, fille d'un professeur de littérature anglaise et d'une mère canadienne, également enseignante d'anglais, entre dans le monde du journalisme américain en publiant dans le *New York Times Magazine* un bref essai lui attirant immédiatement l'attention, tant du public que de la critique. « Une fille de dix-huit ans se retourne sur sa vie » reflète sa déception d'avoir grandi pendant les années 1960. Parmi ces réactions, il y a la lettre d'un des écrivains américains les plus en vue, J. D. Salinger. Par la suite, Maynard et lui entameront une importante correspondance qui les mène à une relation difficile (il a 53 ans, alors qu'elle en a tout juste 19). Dix mois plus tard, juste avant la publication du premier livre de Maynard, *Looking Back: A Chronicle of Growing Up Old in the Sixties* (1973), Salinger la quitte brusquement. Ce ne sera qu'en 1998 dans *At Home in the World* (paru en 2011 chez Philippe Rey sous le titre *Et devant moi, le monde*), année où elle met en vente les lettres de son premier amour, qu'elle raconte ce qui s'est passé lors de l'épisode Salinger. Elle y révèle sa profonde déception devant cet homme célèbre, autoritaire, peu respectueux de la personnalité de sa pupille.

En 1977, Maynard épouse le peintre Steve Bethel, abandonne son travail de journaliste respectée et connue au *New York Times* avec la même impulsivité qu'au moment où elle avait connu Salinger, en quittant l'université Yale après sa première année d'études. Elle garde cependant une chronique, suivie par des millions de lecteurs, dans laquelle il est question de sa vie à la maison et de l'éducation de ses enfants.

Un soir, Bethel lui annonce qu'il aime une autre femme et veut divorcer. C'est le second traumatisme de sa vie qui la rend méfiante, voire agressive envers les hommes. Tout en élevant

ses enfants, elle reprend sa carrière de journaliste, d'essayiste, de romancière et s'implique dans une série d'aventures. Toutes, ou presque, la déçoivent jusqu'au jour où elle rencontre l'avocat Jim Barringer, beau, fortuné et séduisant, également divorcé et père de trois enfants. Ils se marient en juillet 2013. C'est le pur bonheur pour l'un comme pour l'autre. Ils achètent une maison près de San Francisco, y invitent leurs enfants, les amis, entreprennent des voyages, en Italie, en France, au Guatemala, aux États-Unis, surtout dans le New Hampshire où Maynard a longtemps vécu, en Californie. Pendant la cérémonie du mariage, un des fils de Maynard parle du passé de sa mère de manière humoristique et dit espérer que, en épousant Jim, la série d'aventures avec des hommes souvent mal choisis sera terminée.

Voilà, en résumé, ce qui se passe dans la première partie du livre, « Avant ». Maynard y évoque sur un ton léger et ironique quelques-unes de ses relations problématiques, comme celle, cocasse, avec une brute qu'elle avait invitée à l'accompagner en Italie. Dans une longue et déchirante analyse, Maynard explique également l'échec le plus cuisant de sa vie d'adulte, l'adoption de deux fillettes éthiopiennes, dans le but, peut-être, de justifier sa décision de les avoir « abandonnées » un an plus tard, alors que leur comportement hostile aurait exaspéré toute personne dotée de la moindre sensibilité. Pourtant, son entourage immédiat l'avait prévenue qu'elle n'était pas préparée pour cette lourde tâche. En effet, elle sera jugée et condamnée pour avoir agi en femme irresponsable envers ces enfants qui avaient suivi l'agonie lente de leur mère, victime du sida, accablées par des scènes terribles pendant les guerres qui secouent leur pays d'origine. Après cet épisode éprouvant, sa rencontre avec Jim lui redonne espoir dans la vie et elle envisage une vieillesse heureuse aux côtés de l'homme aimé.

Mais c'est sans compter sur les épreuves que lui réserve le sort. Au début de la seconde partie du récit, « Après », Jim ressent des malaises et de fortes douleurs dans le dos. À la suite d'une prise de sang et d'une endoscopie, les médecins découvrent une tumeur au pancréas. La nouvelle les foudroie, mais Maynard et Barringer relèvent ensemble le défi, établissent le contact avec les meilleurs hôpitaux de Boston, s'informent des différents traitements censés combattre cette forme de cancer à l'agressivité bien connue, aux chances de survie minimales. Dans cette partie du livre, le lecteur saura qui sont vraiment Jim et Joyce. Unissant leurs forces, ils traquent leur ennemi comme ils l'avaient fait à leur arrivée dans leur nouvelle maison contre un rat solitaire, intelligent, fourbe, dangereux, que Jim n'avait pas réussi à piéger. Aux yeux de sa femme, l'animal sera l'incarnation de cet autre mal violent qui attaque son mari de l'intérieur, un mal insidieux, se moquant des progrès de la science médicale. Ensemble, ils réussissent à faire baisser les indicateurs au point où l'intervention, radicale et très invasive, peut être entreprise par un grand chirurgien. Suivant le protocole du « Whipple », le médecin enlève les cellules cancéreuses du pancréas, bon nombre de ganglions, une partie du duodénum, la vésicule biliaire, suivi d'une chimiothérapie extrêmement difficile à supporter.

Nous assistons au combat du couple contre la maladie, animé du désir de vivre ensemble aussi longtemps que possible. C'est face à l'épreuve qu'ils grandissent, comme Maynard le dira à la fin du livre : « [J]'avais paradoxalement l'impression que l'épreuve de la maladie et du traitement avait fait de nous des gens meilleurs. » J'ajouterais : et plus forts. Car c'est dans l'extrême infortune que la *virtus* des philosophes romains sera mise à l'épreuve. Une écrivaine d'un moindre calibre aurait cherché à émouvoir ses lecteurs. Maynard évite le piège en donnant un récit détaillé de leurs démarches, tantôt s'abandonnant aux mains des médecins, tantôt cherchant des solutions du côté de la médecine alternative. Disposant de tous les contacts possibles pour en savoir toujours plus sur l'état de Jim et la progression du cancer, elle et lui

entrent en contact avec des hommes et des femmes qui ont survécu plus de deux ans au Whipple. S'ils connaissent tous les maux sortis de la boîte de Pandore, ils s'en tiennent à l'espoir, indéfectible, de sauver Jim, et acceptent les terrifiantes suites de la chirurgie : fièvres, infections, drainages permanents, traitements aux antibiotiques, céphalées et douleurs abdominales supportables seulement avec des doses massives d'antalgiques, amaigrissement et perte de la masse musculaire, faiblesse de plus en plus grandissante. Pourtant, ils tentent de maintenir un cadre de vie aussi « normal » que possible, se rendent encore à la maison de Joyce dans les montagnes guatémaltèques, toujours sous la menace de l'ennemi dont la force grandit au passage des semaines.

Mais c'est dans les récits où le couple se retrouve la nuit, dans sa chambre, que la force de l'âme de l'un et de l'autre nous émeut le plus. « Moi qui m'étais qualifiée d'opératrice solo pendant vingt-cinq ans, je me considérais maintenant comme inextricablement liée à l'homme que j'avais épousé et il n'était pas question qu'il souffre d'un cancer sans que j'en prenne ma part. Je partageais le sort de Jim », dit-elle. Elle ajoute : « Si seulement on pouvait tirer les leçons du cancer sans avoir de cancer. »

En rentrant un soir à la maison, ils trouvent le rat devant leur porte, mort. Une bête comme ils n'en ont jamais vu, aussi gros qu'un chat. Voir le cadavre de l'animal monstrueux signifie pour Maynard que le mal qui ronge son mari vient d'achever son travail, que la fin de leur combat est proche. Elle ne se trompe pas.

Jim Barringer survit dix-neuf mois après le diagnostic. Quelques jours avant leur troisième anniversaire de mariage, ce sera la fin, accablante à tel point que Maynard administre à son mari, qui souffre moins à cause des médicaments puissants donnés lors des soins palliatifs, des doses massives de morphine dans le but d'accélérer la mort. Ce qui lui vaut d'être dénoncée à la police. Pour le lecteur, il est évident que, sans l'amour inconditionnel qu'elle lui porte, elle n'aurait pas été capable de poser ce geste. Mais à ce moment-là, Jim est déjà loin d'elle. En fait, ne reste de lui que l'enveloppe corporelle, si légère que, pour éviter les plaies de lit, sa femme peut la soulever sans grand effort. L'esprit de Jim est éteint alors que le cancer termine ses ravages, maintenant qu'il n'y plus de barrières érigées par les médicaments utilisés lors des traitements pour empêcher la progression de la maladie.

Tous les hommes et les femmes qu'ils ont connus, atteints de ce mal, sont décédés, sauf un miraculé, celui qui a servi de source d'espoir au couple. Barringer a perdu le combat, et avec lui, Maynard. Le soir même de son décès, Maynard commence l'écriture du récit.

À la fois factuel et profondément humain, ce livre est le reflet de l'immense expérience d'écriture de l'auteure. Devant sa force et face au mauvais sort, ses milliers de lecteurs qui ont suivi son blogue, lui témoignent leur soutien et leur sympathie. Ils ont bien compris qu'elle puisait cette force dans la personnalité de son mari, stoïque dans la douleur et inébranlable dans sa volonté de vivre. Il est sans doute vain de parler d'un récit pouvant « reconforter » ou « consoler » d'autres patients atteints d'un cancer de n'importe quel type. Le but du livre se situe ailleurs : accompagner une vie qui se termine, tragiquement. Ici, l'adverbe prend son sens originel que lui ont donné les Grecs anciens : les dieux jaloux ont condamné l'homme à mourir pour avoir connu un trop grand bonheur. L'humain lutte contre le verdict injuste, il se sert de toutes les armes dont il dispose, mais en fin de compte, il perd sa lutte contre ses adversaires. Il fallait quelqu'un du calibre de Maynard pour nous parler de la mort d'un homme profondément aimé et de relater comment elle a su garder sa propre intégrité intellectuelle et physique. De cette lecture, tout lecteur sort bouleversé.